

## Avant-propos de l'auteur

Qu'il me soit ici permis de raconter une histoire simplement parce que j'en ai envie. Sans autre raison. Je veux m'y perdre tout à fait en bavardages, m'y enfermer dans mes propres fils comme le ver à soie dans son cocon. Prenez cela pour une lubie ! Dites-vous : " C'est un jouet qu'il se construit ! Dieu sait pourquoi !" Mais écoutez. Car si je ne raconte pas cette histoire, il n'y aura personne pour vous la raconter, et il se pourrait qu'elle se perde, il se pourrait qu'elle devienne non avenue, et ce serait dommage. Ceux en effet qui eurent part aux événements n'en trahiront plus rien. Vous n'entendrez d'eux pas une syllabe à ce sujet ; car ils sont un peu taciturnes depuis qu'ils se sont, il y a quelques décennies, retirés des affaires de ce monde pour attendre sans être dérangés, dans la paisible et confortable contemplation d'eux-mêmes, le jour où, avec cordeaux et jalons, on tracera chemins et rues à travers l'îlot de solitude entouré de vagues de bruit qu'est leur actuel domicile, et où, à la place de leurs modestes monticules recouverts de lierre, entre lesquels, l'après-midi, les enfants se poursuivent, on entassera les bordures et les dalles de granit destinées à la construction des trottoirs. Elle est devenue légende, la vie de tous ceux dont je vais parler. Plus encore : elle s'est dissoute dans le néant ; ils sont passés, ainsi que dit le Psalmiste, comme s'ils n'avaient jamais été.

Et c'est pourquoi je demande qu'on me laisse parler d'eux ! Car c'est une injustice, une injustice **criante**, que quelque chose qui a été doive replonger si complètement dans le néant, qu'après nous, qu'après notre temps de présence en ce lieu incertain, cinquante ou soixante ans à peine après que nous avons quitté la scène de la vie, plus une âme ne soit censée s'enquérir de nous, aucune poule caqueter, aucun coq chanter, personne **se** soucier de nous. Est-ce pour cela que nous vivons ? Est-ce pour cela que nous pleurons et que nous nous réjouissons ? Si nous portons ces chaînes de bonheurs et de peines dont les anneaux de fer et les maillons d'or sont si inextricablement accrochés et rivés les uns aux autres, n'est-ce que pour cela ? Nul ne doit-il savoir ce que nous avons apporté et supporté ? Pourquoi les mots ne rendraient-ils pas témoignage de la vie ? Pourquoi le dernier écho de ce qu'ont été gens et choses ne serait-il pas saisi au vol ? Pourquoi ne pas rouler une dernière fois la pierre, à grand-peine, en haut de la montagne, avant que les profondeurs de l'abîme ne l'engloutissent pour toujours ?

Au cas où vous vous perdriez un jour dans ce coin de Berlin, quel genre de représentations lierez-vous à ce texte si vous en déchiffrez les lettres ornées dont les intempéries ont depuis longtemps délavé la dernière trace de dorure, à ce texte qui dit que « notre chère nièce Henriette Jacoby, née Gebert, vit le jour le 15 mai 1812 et vint prendre ici son repos le 3 octobre 1840 » ? Qu'est-ce que cela vous suggérera, outre le fait qu'elle n'avait pas trente ans et que peut-être il y avait dans son mariage quelque chose qui clochait, puisqu'on évoque son souvenir comme celui d'une nièce, non d'une épouse ? Et que vous dit la dalle, en face, un peu de côté, où on lit que « l'honorable et estimé négociant Salomon Gebert, modèle d'amour du prochain, né à Berlin le 3 mai 1775, y mourut le 10 septembre 1850 » ? Que cet homme vécut soixante-quinze ans et que peut-être il était un parent de cette Henriette Gebert—Quoi d'autre ? Et si vous considérez la dalle, vous découvrez auprès de lui son épouse Friederike Gebert, née Jacoby, parée de mille vertus, et vous vous dites qu'elle a certainement tiré la même corde pendant des décennies ; et si vous continuez à flâner de-ci, de-là dans le cimetière, peut-être assemblez-vous les éléments disjoints et en venez-vous à penser que Jason Gebert, qui a trouvé son modeste domicile cinq rangées en retrait, et Ferdinand Gebert, qui repose ses vieux os goutteux sous un monticule tout à fait abandonné, appartenaient aussi de quelque façon au même édifice. Mais vous n'obtiendrez d'eux aucune autre information.

J'en sais davantage à leur sujet, et je m'en vais à présent vous le raconter. Vous ne voyez pas pourquoi vous devriez vous soucier de choses qui vous sont étrangères, surtout si elles remontent à plus d'un demi-siècle, alors que vous avez suffisamment à faire avec vos propres soucis. Mais je n'en tiendrai nullement compte. Je suis en cela comme une maîtresse de maison qui n'aime ni ne tolère que, dans son ménage, il y ait des restes qui se perdent : qu'il s'agisse de pain ou de vies humaines, ces restes sont un don de Dieu !

GEORG HERMANN